

Titien partent pour la Russie; la pluie filtre par les dorures des plafonds crevassés, et la façade, moisie par l'humidité et l'abandon, va tomber dans l'eau verte du canal.

Nous sortîmes de là le cœur navré. Rien n'était triste comme ce berceau d'une famille éteinte dans un palais croulant.

Nous saluâmes aussi, en allant à l'hôtel des postes chercher nos lettres de France, l'humble demeure d'une autre grandeur déchue, de Manin, ce héros sans emphase, égal aux plus grands de l'antiquité. Sur le modeste balcon de son appartement, à l'angle de la rue Paternian, se fanaient dans l'abandon quelques pots de jacinthe déflourie, et les fenêtres ternes avaient cet aspect mélancolique que prennent les maisons dont l'âme est partie pour l'exil ou la mort, cet exil éternel.

XXV

LE GHETTO, MURANO. VICENZA

Un jour, nous errions à l'aventure dans les recoins perdus de Venise, car nous aimons connaître des villes autre chose que la physionomie officielle, dessinée, décrite, racontée partout, et nous sommes curieux, le légitime tribut d'admiration payé, de soulever ce masque monumental que chaque cité se pose sur le visage pour dissimuler ses laideurs et ses misères. De ruelle en ruelle, à force de passer des ponts et de nous tromper de chemin, nous étions arrivé au delà du Canarregio, dans une Venise qui ne ressemble guère à la Venise coquette des aquarelles. Des maisons à demi écroulées, aux fenêtres fermées par des planches, des places désertes, des espaces vides où séchaient des linges sur des cordes et jouaient quelques enfants déguenillés, des plages arides sur lesquelles des calfats radoubaient des barques dans d'épais nuages de fumée, des églises abandonnées et fracassées par les bombes autrichiennes, dont quelques-unes étaient venues éclater sur cette limite extrême, des canaux à l'eau verte et lourde, où surnageaient des paillasses vidées et des détritrus de légumes, formaient un ensemble de misère, de solitude et d'abandon d'une impression pénible. Les villes factices et conquises sur la mer, comme Venise, ont besoin

de richesse et de splendeur ; il faut tout le luxe des arts, toutes les magnificences de l'architecture, pour consoler de la nature absente. Si un palais de Scamozzi ou de Sammiceli a belle mine au bord du grand canal avec ses balcons, ses colonnes et escaliers de marbre, rien n'est plus triste qu'uneasure qui s'effondre entre le ciel et l'eau, et qui voit sur ses pieds moisiss courir les cloportes et grimper les crabes.

Nous marchions depuis quelque temps à travers un dédale de ruelles qui souvent nous ramenaient à notre point de départ. Nous remarquions avec surprise l'absence de tout emblème religieux au coin des rues; plus de chapelles, plus de madones ornées d'*ex-voto*, plus de croix sculptées sur les places, plus d'effigies de saints, aucun de ces signes de dévotion extérieure si multipliés dans les autres quartiers de la ville. Tout avait l'air étrange, farouche et mystérieux. Des figures bizarres et furtives glissaient silencieusement le long des murailles avec un air craintif. Ces figures n'avaient pas le type vénitien. Des nez recourbés, des yeux de charbon dans une pâleur verdâtre, des joues effilées, des mentons pointus, tout accusait une race différente. Les haillons qui les couvraient, étriés, piteux, lustrés de crasse, avaient une sordidité particulière et dénotaient encore plus la cupidité que la pauvreté, une misère avare et plutôt voulue que subie, faite pour inspirer le mépris et non la pitié.

Les ruelles se rétrécissaient de plus en plus ; les maisons se haussaient comme des Babels de taudis superposés, pour chercher un peu d'air respirable et de lumière au-dessus de l'ombre et de la fange où rampaient des êtres difformes. Plusieurs de ces maisons comptaient neuf étages, neuf zones de loques, d'ordures et d'industries immondes. Toutes les maladies oubliées des léproseries d'Orient semblaient ronger ces murailles galeuses ; l'humidité les tachetait de plaques noires comme celles de la gangrène ; les efflorescences du salpêtre y simulaient

dans le plâtre des rugosités, des verrues et des bubons de peste ; le crépi, s'effritant comme une peau dartreuse, se détachait en pellicules furfuracées. Aucune ligne ne gardait la perpendiculaire ; tout chevauchait hors de l'aplomb ; un étage rentrait et l'autre faisait ventre ; les fenêtres chassieuses, borgnes ou louches, n'avaient pas un carreau entier. Des emplâtres de papier y pansaient, tant bien que mal, les blessures des vitres ; des bâtons, pareils à des bras decharnés, secouaient au-dessus des passants d'indescriptibles guenilles ; des matelas hideusement souillés tâchaient de sécher au soleil sur le rebord des croisées béantes et noires.

Par places, un reste d'enduit de briques et de plâtre pilés donnait à quelques-unes de ces façades, moins décrépites que les autres, une rougeur malsaine comme celle qui plaque les pommettes d'une poitrinaire ou d'une courtisane de bas étage enluminée de fard. Ce n'étaient pas les moins laides et les moins repoussantes ; on eût dit la santé sur la mort, le vice sur la misère. Lequel est le moins horrible, d'un cadavre dans toute sa lividité, ou d'un cadavre dont on a frotté la face de cire jaune avec du vermillon ?

Des ponts en ruine, pliant leur dos voûté comme des vieillards écrasés d'ans, et près de laisser choir leur arche dans l'eau, reliaient entre elles ces masses de masures informes, séparées par des canaux stagnants, fangeux, noirs comme de l'encre, verts comme de la sanie, obstrués d'immondices et de détritrus de toutes sortes, que la marée n'a pas la force d'emmener, impuissante qu'elle est à remuer cette eau endormie, opaque et lourde, semblable à celle d'un marais stygien ou d'un fleuve d'enfer.

Enfin, nous débouchâmes sur un campo assez vaste, passablement dallé, et au milieu duquel baillait la gueule de pierre d'une citerne. A l'un des angles s'élevait un édifice d'un aspect architectural plus humain, dont la porte était surmontée d'une inscription sculptée en lettres orien-

tales, que nous reconnûmes pour des caractères juifs. Le mystère s'expliquait. Ce quartier fétide et purulent, cette Cour des Miracles aquatique était tout bonnement le Ghetto, la juiverie de Venise, qui a conservé la sordidité caractéristique du moyen âge.

Probablement, si l'on pénétrait dans ces maisons pourries, lézardées, rayées de suintements immondes, on y trouverait, ainsi que dans les anciennes juiveries, des Rebecca et des Rachel d'une beauté orientalement radieuse, roïdes d'or et de pierreries comme des idoles hindoues, assises sur les plus précieux tapis de Smyrne, au milieu de vaisselles d'or et de richesses inappréciables entassées par l'avarice paternelle ; car la pauvreté du juif n'est qu'extérieure. Si le chrétien a le faux luxe, l'israélite a la fausse misère. Comme certains insectes, pour échapper à ses persécuteurs, il se roule dans l'ordure et se fait couleur de fange. Cette habitude prise au moyen âge, où elle était nécessaire, il ne l'a pas encore perdue, quoique rien ne la justifie à présent, et il la continue avec l'opiniâtreté indélébile de sa race.

Cet édifice historié d'une inscription hébraïque était la synagogue. Nous y entrâmes. Un assez bel escalier nous conduisit dans une grande salle oblongue boisée de menuiseries bien travaillées, tapissée d'un splendide damas rouge des Indes. Le Thalmud, de même que le Coran, défend à ses sectaires la reproduction de la figure humaine, et traite l'art de pratique idolâtre. La synagogue est forcément nue, comme une mosquée ou comme un temple protestant, et ne peut atteindre aux magnificences des cathédrales catholiques, quelle que soit la richesse de ses fidèles. Ce culte, tout abstrait, est pauvre à l'œil : une chaire pour le rabbin qui commente la Bible, une tribune pour les musiciens qui chantent les psaumes, un tabernacle où sont renfermées les tables de la loi, et c'est tout.

Nous remarquâmes, dans cette synagogue, un grand

nombre de lustres en cuivre jaune avec des boules et des bras tortillés d'un goût hollandais, comme on en voit souvent dans les tableaux de Gérard Dow ou de Mieris, notamment dans le tableau de la *Paralytique*, que la gravure a rendu populaire. Ces lustres viennent probablement d'Amsterdam, cette Venise septentrionale, qui renferme aussi beaucoup de juifs. Cette abondance de luminaires ne doit pas surprendre, car les chandeliers à sept branches, les lampes et les flambeaux reviennent à tout propos dans la Bible.

Le cimetière des juifs est au Lido ; le sable le recouvre, la végétation l'envahit, et les enfants ne se font nul scrupule de piétiner et de danser sur les tombes renversées ou fendues. Quand on leur reproche leur irrévérence, ils répondent tout naïvement : « Ce sont des juifs. » Un juif, un chien, c'est la même chose à leurs yeux. Ces tombes, pour eux, recouvrent, non pas des cadavres, mais des charognes. Ce champ funèbre n'est pas un cimetière, c'est une voirie. En Espagne, à Puerto de Santa-Maria, nous entendimes un propos analogue ; un nègre, servant de place, venait d'être tué par un taureau dans une course ; on l'emportait et nous étions tout ému : « Calmez-vous, nous dit un voisin, ce n'est rien ; c'est un nègre. » Juif ou nègre, ce sont des hommes, pourtant ! Combien de temps faudra-t-il encore pour l'apprendre aux enfants et aux barbares ?

Rien n'est plus triste, plus morne et plus navrant que ce terrain sablonneux tout bosselé de pierres tumulaires. Ces inscriptions à demi effacées, en caractères qu'on ne peut lire, ajoutent encore au mystère, à l'oubli, à l'abandon : on ne peut donner au mort couché là-dessous la satisfaction d'entendre épeler son nom et son épitaphe. Ce cimetière nous a rappelé un cimetière arabe près d'Oran, sur une colline pulvérulente et pierreuse, d'une aridité effroyable, balayée du vent de mer, brûlée du soleil et à travers lequel on passait sans faire plus d'atten-

tion aux tombes effondrées qu'aux cailloux du chemin. Au moins les morts arabes ne sont-ils pas troublés par le bruit des chansons et des saltarelles ; car le Lido est à la fois guinguette et cimetière : on y enterre et on y danse.

Les chrétiens, eux, vont dormir plus en paix dans la petite île de San-Michiele, sur le chemin de Murano ; on les couche sous le sable amer qui doit être doux aux os d'un Vénitien, et les gondoles saluent leur croix en passant.

Murano est bien déchu de son antique splendeur ; ce n'est plus, comme autrefois, la magicienne des fausses perles, des glaces et des verroteries. La chimie a éventé ses secrets ; elle n'a plus le privilège de ces beaux miroirs à biseaux, de ces grands verres au pied de filigrane, de ces huîtres rubannées de spirales laiteuses, de ces boules de cristal qui semblent une larme de la mer figée sur les délicates végétations océaniques ; de ces rassades qui bruissaient sur le pagne des noires Africaines. La Bohême fait aussi beau, Choisy-le-Roi fait mieux. L'art, à Murano, est resté stationnaire dans le progrès universel.

Nous visitâmes une de ses verreries, où l'on fabriquait de petites perles de couleur. De longs fils creux, de nuances différentes, les uns transparents, les autres opaques, sont hachés par petits fragments, puis roulés dans des boîtes, jusqu'à ce que le frottement les ait arrondis ; on les polit, puis on enfle ces perles avec du crin et on les réunit en écheveaux.

On souffla pour nous une bouteille tramée d'un ruban de filigrane blanc et rose. Rien n'est plus simple et plus expéditif que le procédé. L'ouvrier était un grand et beau garçon, à cheveux noirs et frisés, dont la mine vermeille ne s'accordait guère avec les préjugés que l'on avait autrefois sur cette profession réputée mortelle, et que les gentilshommes pouvaient à cause de cela exercer sans déroger. Il prit un peu de verre en fusion au bout de son

tube, y amalgama le filet de couleur qu'il voulait tourner en même temps, et d'une seule haleine souffla sa pièce, qui s'enflait frêle et légère comme une bulle de savon. Il nous fit de même un verre qu'il nous abandonna pour quelques *zwanzigs*.

Murano renferme une autre curiosité qu'on nous fit voir avec un certain orgueil : un cheval, animal plus chimérique à Venise que la licorne, le griffon, les coquecigrues, les boucs volants et les cauchemars. Richard III y crierait en vain : « Mon royaume pour un cheval ! » Cela nous fit un certain plaisir de voir cet honnête quadrupède, dont nous commençons à oublier l'existence.

La rencontre de ce cheval nous donna une espèce de nostalgie de terre ferme, et nous revînmes à Venise tout rêveur. Il nous sembla qu'il y avait bien longtemps déjà que nous n'avions vu de plaines, de montagnes, de champs cultivés, de routes bordées d'arbres, de rues sillonnées de voitures, et nous songeâmes que rien n'était plus agréable que le tapage de fouets et de grelots d'une voiture de poste. Mais une visite cyclique au Musée Gorrer, où l'on garde, parmi cent autres raretés, la planche du merveilleux plan de Venise gravé sur bois par Albert Dürer ; au palais Manfrini, qui renferme une riche collection de maîtres vénitiens, et chez différents marchands de bric-à-brac, ossuaires où se sont déposées par couches les anciennes magnificences de la république, eut bientôt chassé ces idées continentales et champêtres.

Un petit incident retarda encore de quelques jours ces vellétés de départ. Un matin que nous marchandions, dans une boutique d'orfèvre de la Frezzaria, une de ces petites chaînes d'or fines comme des cheveux, et que nous voulions rapporter comme souvenir de voyage à l'une de nos amies parisiennes, nous vîmes entrer une belle fille, négligemment drapée d'un grand châle rayé de couleurs éclatantes, qui était, à vrai dire, la seule pièce de son vêtement ; car elle n'avait dessous que sa chemise et un

jupon blanc, tenue qui, du reste, n'a rien d'extraordinaire à Venise. Si sa toilette était succincte, ses beaux cheveux noirs lustrés, peignés avec soin, et dont les nattes opulentes se repliaient plusieurs fois sur sa nuque dorée, lui faisaient une charmante coiffure de bal à laquelle ne manquait même pas la fleur placée à propos sur le coin de l'oreille; elle s'approcha de la montre et choisit une bague d'argent qu'elle convoitait sans doute depuis plusieurs jours. Le marchand lui en fit un prix qui lui parut exorbitant et l'était en effet, vu le peu de valeur du bijou, ce qui la fit entrer dans la plus divertissante colère du monde. Toute rose de dépit, elle se mit à invectiver le marchand dans ce doux et zéyant patois vénitien que nous commençons à comprendre, et qui ne peut perdre sa grâce, même dans les querelles. Elle appelait l'honnête orfèvre juif, scélérat, faussaire et grand chien de la Madone, une grosse injure italienne.

Le marchand riait et maintenait son prix, sans s'émouvoir de ce joli débordement d'invectives qu'il provoquait pour nous amuser, et que nous arrêtàmes en faisant mettre la bague sur notre compte, à la condition que Vicenza, c'était le nom de la jeune fille, nous laisserait faire un dessin d'après elle.

Les belles filles à Venise, quoique cela soit bizarre dans une ville si peuplée de peintres, consentent plutôt à être votre maîtresse que votre modèle: elles comprennent mieux l'amour que l'art, et se croient assez jolies pour qu'on laisse tomber crayons et palettes en les regardant. Selon elles, les laides seules devraient poser. Singulière théorie et qui s'explique pourtant avec leurs imaginations naïves et fougueuses. Elles ne supposent pas qu'un homme jeune puisse copier froidement leur beauté, et jeter sur elle ce regard analytique et scrutateur qui métamorphose en marbre la chair vivante. Ces idées donneraient peut-être la raison du type unique de femme employé par chaque maître italien.

La Vicenza, qui, en toute autre occurrence, se serait montrée à coup sûr, moins farouche, fit beaucoup de difficultés, et se décida enfin à venir poser, accompagnée d'une de ses amies, ancienne figurante de danse à la Fenice.

A vrai dire, elle croyait peu à notre dessin et se flattait d'un rendez-vous plus galant; son incrédulité ne cessa que lorsqu'elle nous vit ouvrir notre boîte à pastel, placer notre papier et disposer nos crayons.

Vicenza offrait une variété brune de la beauté vénitienne qu'on ne rencontre pas dans les tableaux des anciens maîtres, préoccupés outre mesure du type blond, le seul qu'ils aient représenté. Elle avait une peau d'une finesse incroyable, d'une pâleur ambrée, les yeux noirs, nocturnes et veloutés, la lèvre rouge et vivace, quelque chose de doux et de sauvage à la fois.

Tout en posant, elle mordait et mâchait des roses qu'elle arrachait de son bouquet, ôtait et remettait sa bague, faisait danser sa pantoufle au bout de son pied et se levait à chaque minute, pour venir regarder par-dessus notre épaule où en était l'ouvrage. Nous avions beaucoup de peine à la faire retourner à sa place et se remettre en pose.

Enfin le portrait se termina tant bien que mal; elle en fut satisfaite et le prit pour le donner à son amoureux. Mais nous en avons gardé une copie qui suffit à prouver, en dépit de Paul Véronèse, de Giorgione, de Titien et de leurs femmes à cheveux d'or, qu'il y a eu au moins une belle brune à Venise.

Torchère, qui vend des capotes et des bibis dans la chambre où rêvait, accoudée au balcon, la belle et nonchalante créature; et cette bizarre et superbe église de San-Zaccaria, où se trouvent un merveilleux tableau d'autel, tout reluisant d'or, d'Antoine Vivarini, donné par Hélène Foscari et Marina Donato, et le tombeau de ce grand sculpteur Alexandre Vittoria,

Qui vivens vivos duxit de marmore vultus.

Magnifique concetto d'épithaphe justifié, cette fois, par un peuple de statues.

Tantôt c'est autre chose, une île oubliée, Mazorbo ou Torcello, où il y a une curieuse basilique byzantine et des antiquités romaines; tantôt une façade pittoresque sur un canal peu fréquenté, dont il fallait prendre un croquis; mille motifs de ce genre, tous raisonnables, tous excellents, mais qui n'étaient point les véritables, quoique nous fissions semblant de les croire vrais. Nous cédions, malgré nous, à cette mélancolie qui prend au cœur le voyageur le plus déterminé, au moment de s'éloigner, peut-être pour jamais, d'un pays longtemps désiré, d'un endroit où il a passé de beaux jours et de plus belles nuits.

Il est certaines villes dont on se sépare comme d'une maîtresse aimée, la poitrine gonflée et des larmes dans les yeux, espèces de patries électives où l'on est plus facilement heureux qu'ailleurs, où l'on rêve de retourner et d'aller mourir, et qui vous apparaissent au milieu des tristesses et des complications de la vie comme une oasis, un Eldorado, une cité divine où les ennuis n'ont pas d'accès, et où reviennent les souvenirs d'une aile obstinée. Grenade a été pour nous l'une de ces Jérusalems célestes qui brillent sous un soleil d'or dans les lointains azurés du mirage. Nous y pensions depuis notre enfance; nous l'avons quitté avec pleurs, et nous la regrettons bien souvent. Venise

XXVI

DÉTAILS DE MŒURS

La saison s'avancait. Notre séjour à Venise s'était prolongé au delà des limites que nous lui avions fixées dans le plan général de notre voyage. Nous retardions notre départ de semaine en semaine, de jour en jour, et nous trouvions toujours quelque bonne raison pour rester. En vain de légères brumes commençaient à voltiger le matin sur la lagune; en vain une averse subite nous forçait à nous réfugier sous les arcades des Procuraties ou le porche d'une église; en vain, lorsque nous nous promenions au clair de lune sur le grand canal, l'air froid de la nuit nous obligeait-il quelquefois à remonter la glace de la gondole et à rabattre le drap noir de la felce, nous faisons la sourde oreille aux avertissements de l'automne.

Nous nous souvenions toujours d'un palais, d'une église ou d'un tableau que nous n'avions pas vu. Il fallait, en effet, avant de quitter Venise, visiter cette blanche église de Santa-Maria-Formosa, illustrée par la fameuse *Sainte Barbe*, si superbement campée, si héroïquement belle de Palma le Vieux; ce palais de Bianca-Capello, auquel se rattachent les souvenirs d'une légende amoureuse toute vénitienne et pleine d'un charme romanesque qu'a peine à détruire l'enseigne d'une modiste française, madame Adèle

sera pour nous une autre Grenade, plus regrettée peut-être.

Vous est-il arrivé de n'avoir plus que quelques jours à rester avec un être chéri ? On le regarde longtemps, fixement, douloureusement, pour bien se graver ses traits dans la mémoire ; on se sature de ses aspects, on l'étudie sous tous ses jours, on remarque ses petits signes particuliers, le grain de beauté près de la bouche, la fossette de la joue ou de la main ; on note les inflexions et les mélodies de sa voix, on tâche de garder le plus possible de cette image adorée que l'absence va vous ravir, et que vous ne pourrez plus revoir que dans votre cœur ; on ne se quitte pas, on veut profiter jusqu'au bout de la dernière minute ; le sommeil même vous paraît un vol fait à ces heures précieuses, et les causeries interminables se prolongent la main dans la main, sans qu'on s'aperçoive que les lampes pâlisent et que la lueur bleue du matin filtre à travers les rideaux.

Nous éprouvions cette impression à l'endroit de Venise. A mesure que l'instant du départ s'approchait, elle nous devenait plus chère. Son prix se révélait au moment de la perdre. Nous nous reprochions d'avoir mal profité de notre séjour, et nous regrettions amèrement quelques heures de paresse, quelques lâches concessions aux énervantes influences du sirocco. Il nous semblait que nous aurions pu voir davantage, prendre plus de notes, faire plus de croquis, nous fier moins à notre mémoire : et cependant Dieu sait si nous avons fait en conscience notre métier de voyageur ; on ne rencontrait que nous dans les églises, dans les galeries, à l'Académie des beaux-arts, sur la place Saint-Marc, au palais du doge, à la Bibliothèque. Nos gondoliers éreintés demandaient grâce ; à peine prenions-nous le temps d'avalier une glace au café Florian, une soupe de poux de mer et un pasticcio de polenta au Gasthoff San-Gallo ou à la taverne du Chapeau-Noir. En six semaines, nous avons usé trois lorgnons,

abimé une jumelle, perdu une longue-vue. Jamais personne ne se livra à une pareille débauche d'œil. Nous regardions quatorze heures par jour sans nous arrêter. Si nous avions osé, nous aurions continué notre inspection aux torches.

Les derniers jours, cela devint une véritable fièvre. Nous fîmes une tournée générale de récapitulation au pas de course, avec ce coup d'œil net et prompt de l'homme qui connaît la chose qu'il regarde et va droit aux objets qu'il recherche. Comme ces peintres qui repassent à l'encre les dessins à la mine de plomb qu'ils craignent de voir s'effacer, nous assurâmes d'un trait plus appuyé les mille linéaments crayonnés dans notre mémoire. Nous revîmes ce beau palais ducal fait exprès pour une décoration de drame ou d'opéra, avec ses grandes murailles roses, ses dentelures blanches, ses deux étages de colonnettes, ses trèfles arabes ; ce prodigieux Saint-Marc, Sainte-Sophie de l'Occident, colossal reliquaire des civilisations disparues, caverne d'or diaprée de mosaïque, immense entassement de jaspe, de porphyre, d'albâtre, de fragments antiques, cathédrale de pirates enrichie des dépouilles de l'univers ; ce Campanile qui porte si haut dans l'azur l'ange d'or protecteur de Venise et garde à ses pieds la logette de Sansovino, sculptée comme un joyau ; cette tour de l'Horloge, toute d'or et d'outre-mer, où, sur un large cadran, se promènent les heures noires et blanches ; cette Bibliothèque d'une élégance tout athénienne, couronnée de sveltes statues mythologiques, riant souvenir de la Grèce voisine ; et ce grand canal bordé d'une double rangée de palais gothiques, moresques, Renaissance, rococo, dont les façades toutes diverses émerveillent par l'inépuisable fantaisie et la perpétuelle invention de leurs détails qu'une existence d'homme ne suffirait pas à étudier, splendide galerie où se déploie le génie de Sansovino, de Scamozzi, de Pierre Lombard, de Palladio, de Longhena, de Bergamasco, de Rossi, de Tremignan et d'autres architectes

merveilleux, sans compter les inconnus, les humbles ouvriers du moyen âge, qui ne sont pas les moins admirables.

Nous nous faisons promener en gondole, de la pointe de la Dogana à la pointe de Quintavalle, pour fixer à jamais dans notre esprit ce spectacle féerique, que la peinture comme la parole est impuissante à rendre, et nous dévorions, avec une attention désespérée, ce mirage de Fata-Morgana, près de s'évanouir à tout jamais pour nous.

Maintenant, au moment de terminer ces récits peut-être déjà trop longs, et dont le lecteur impatient aura fait tourner rapidement les feuillets, il nous semble que nous n'avons rien dit, que nous avons bien faiblement exprimé notre enthousiasme et mal copié nos superbes modèles. Chaque monument, chaque église, chaque galerie aurait demandé un volume, là où nous pouvions disposer à peine d'un chapitre, et pourtant nous n'avons parlé que de ce qui est visible; nous nous sommes gardé de secouer la poussière des vieilles chroniques, de raviver les souvenirs éteints, de repeupler de leurs anciens habitants les palais déserts : car c'était alors l'ouvrage de toute une vie, et il a fallu nous contenter de tirer sur notre papier de simples épreuves photographiques qui n'ont d'autre mérite que leur sincérité.

Souvent cette tentation nous a pris, de détacher de leurs toiles les patriciens et les magnifiques de Titien, de Bonifazio, de Paris Bordone, et de faire descendre de leurs cadres sculptés les belles femmes de Giorgione, de Paul Véronèse, avec leurs robes de brocart, leurs cheveux d'or roussi, pour en animer cette décoration restée intacte et à laquelle il ne manque que les acteurs. Les noms magiques de Dandolo, de Foscarei, de Loredan, de Marino Faliero, de la reine Cornaro, ont plus d'une fois excité notre imagination. Mais nous y avons sagement résisté. A quoi bon refaire en prose d'admirables poèmes ?

Notre tâche était plus humble. En lisant les récits des voyageurs, il nous est arrivé de souhaiter des détails plus

précis, plus familiers, plus tracés sur le vif, des remarques plus circonstanciées sur ces mille petites différences qui avertissent qu'on a changé de pays. Des considérations générales en style pompeux, des aperçus historiques plus ou moins justes nous apprennent ce que nous savons déjà et nous renseignent fort mal sur la forme des chapeaux, la coupe des robes, la qualité et le nom des mets dans telle ou telle ville. Nous avons fait notre butin de tout cela et décrit des maisons, des cabarets, des rues, des traghets, des affiches de théâtre, des marionnettes, des ombres chinoises, des cafés, des musiciens ambulants, des enfants, des vieillards et des jeunes filles, tout ce que l'on dédaigne ordinairement.

Cela n'est-il pas aussi intéressant, de savoir comment se coiffé une grisette vénitienne et quels plis fait son châle sur les épaules, que d'entendre raconter pour la centième fois la décapitation du doge Marino Faliero sur l'escalier des Géants, qui ne fut bâti, par parenthèse, qu'un siècle ou deux après sa mort ? Croyez-vous donc qu'il soit indifférent d'apprendre si le café se filtre ou se fait bouillir avec le marc, à la mode orientale, à Florian et à la Costanza ? Ce petit fait du café trouble à la turque ne dit-il pas tout le passé de Venise ? Et si nous vous recopions ici tout stupidement une liste de noms recueillis sur les enseignes et sur les murailles, et dont la physionomie particulière annonce qu'on n'est ni à Paris ni à Londres, des noms tels qu'Ermagora, Zamora Fagozzo, Zanobrio, Dario, Paternian, Farsetti, Erizzo, Mangile Valmarana, Zorzi, Condulmer, Valcamonica, Corner Zaguri, etc., ne serez-vous pas amusé et réjoui de l'euphonie et de la configuration de ces appellations si locales, si romanesques, si fluides et si douces à l'oreille ? Cette litanie ne vous apportera-t-elle pas un écho de l'harmonie vénitienne ?

Nous sommes loin encore d'avoir rempli ce programme, quelque restreint qu'il soit. L'architecture nous a souvent entraîné, et nous avons souvent abusé, en dépit

du précepte de Boileau, du feston et de l'astragale. La rue et son spectacle toujours renouvelé nous a bien des fois empêché d'entrer dans les maisons, ce qui n'est pas toujours facile au voyageur, cette hirondelle légère qui arrive avec la belle saison et s'envole avec elle. Les mœurs de la société vénitienne ne tiennent peut-être pas assez de place dans ces esquisses, et le tableau y a souvent le pas sur l'homme. Mais, en ce siècle d'hypocrisie et de *cant*, on n'a pas la joyeuse et mâle liberté du président des Brosses, et il est difficile de parler des mœurs sans être immoral.

Raconter ses aventures, c'est de la fatuité; raconter celles des autres, c'est de l'indiscrétion. Peut-on, d'ailleurs, trahir le secret des intimités où l'on vous a cordialement admis, et répéter dans un livre ce qu'on vous dit à l'oreille? Les formes extérieures de la vie sont aujourd'hui presque partout les mêmes, surtout dans la bonne société. Est-il bien nécessaire de dire que les sigisbès n'existent plus, et que les Vénitienues ont des amants comme les femmes de Paris, de Londres ou de tout autre endroit? Si l'on veut une observation plus locale, ajoutons qu'elles en ont souvent un, mais rarement deux, trait de mœurs qui peut s'étendre à toute l'Italie; en outre, il n'est pas de bon goût que cet amant soit Autrichien; c'est une manière de résister à l'oppression et d'isoler l'ennemi.

Les anciennes familles ruinées vivent dans la retraite et pauvrement, et le propriétaire d'un palais dine dans une salle à manger tapissée de tableaux de grands maîtres, d'un plat de polente, de friture, ou de coquillages qu'un valet unique est allé chercher à la taverne.

L'été, on va passer la villégiature dans des maisons de campagne festonnées de vignes, au bord de la Brenta, ou dans de petites fermes agrestes du Frioul. On ne revient à Venise que l'hiver, c'est une élégance qu'on pratique également à Paris. Les patriciens qui n'ont plus de maisons

de campagne et ne peuvent, faute de ressources, voyager en terre ferme, se cloîtent pendant toute la saison et ne reparaisent qu'à l'époque où il est permis de fréquenter la place Saint-Marc. Tout ceci, naturellement, souffre des exceptions: il y a des Vénitienues sans amant et des Vénitiens riches. Le contraire de ce que nous avons dit est tout aussi vrai. Les fêtes, les bals, les diners sont rares. La crainte des espions et des délateurs rend toute cette société fort réservée. On ne s'amuse qu'à huis-clos et entre gens sûrs. Le luxe se cache et la gaieté met des sourdines: cela rend difficiles les observations de mœurs à vol d'oiseau.

Peut-être ceux qui ont eu la bonté de nous lire nous auront-ils reproché des myriades de noms d'artistes entassés comme à plaisir. Certes, ce n'était point pour faire parade d'une vaine érudition: l'école vénitienne est d'une richesse si fabuleuse, que notre prolixité nous semble encore du laconisme et de l'ingratitude. L'arbre généalogique de l'art a des rameaux si touffus, si luxuriants, si chargés de fruits dans cette ville féconde, qu'on a autant de peine à en suivre les ramifications que celles de l'arbre généalogique de la Vierge à la cathédrale de Saint-Marc: ce ne sont que rois, saints, patriarches et prophètes.

En deçà et au delà des quatre grands noms qui personnifient l'art vénitien, Giorgione, Titien, Paul Véronèse, Tintoret, il y a des familles entières de peintres admirables. Depuis Antoine de Murano jusqu'à Tiepolo, en qui s'éteignit la race, il faudrait un livre d'or à mille feuillets pour écrire ces noms inconnus qui mériteraient d'être glorieux. Le moindre de ces artistes serait réputé aujourd'hui un grand génie, et tel qui s'en targue ferait fort piètre figure parmi cette populace de talents.

En rendant compte de l'Académie des beaux-arts, nous avons exprimé toute notre admiration pour cette merveilleuse école gothique des Vivarini, des Basaiti, des Carpac-

cio, des Jean et Gentil Bellin, qui, à tout le sentiment d'André Mantegna, de Perugin et d'Albert Dürer, joint un coloris où déjà se pressent Giorgione. Mais parmi les peintres de la décadence, qui se déclare dès la mort du Titien, quelle fécondité, quelle facilité, quelle dépense d'invention, d'esprit et de couleur!

Écrire leurs noms ici ne réveillerait aucune idée; il faudrait y joindre l'analyse de leur œuvre immense, innombrable, caractériser leurs manières diverses, reconstruire leur biographie, les recomposer de toutes pièces. C'est un travail que nous ferons peut-être et qui nous a souvent tenté; mais pour cela il faudrait dix ans de séjour à Venise: c'est ce qui nous déterminerait à l'entreprendre. Églises, palais, ils ont tout couvert de fresques et de peintures; ils ont profité de la moindre place laissée vide par Tintoret.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que Venise regorge de sculptures, de bas-reliefs, de figures de marbre et de bronze du plus rare mérite, œuvres de statuaires égaux à ses peintres, et dont on ne parle jamais, nous ignorons pourquoi. Nous avons nommé quelques-uns de ces artistes; mais qui voudrait la liste complète aurait à lire une litanie furieusement longue. Que la gloire humaine est capricieuse!

Qui parle maintenant de Vittoria, d'Aspetti, de Leopardi, de Sansovino et de tant d'autres sculpteurs?

XXVII

PADOUE

A présent, quoique cela nous coûte, il faut partir. Padoue, la ville d'Ezzelin et d'Angelo, nous appelle. Adieu cher campo San-Mosé, où nous avons passé de si douces heures; adieu les couchers du soleil derrière la Salute, les effets de lune sur le grand canal, les belles filles blondes des jardins publics, les gais diners sous les pampres de Quintavalle; adieu le bel art et la splendide peinture, les palais romantiques du moyen âge et les façades grecques de Palladio; adieu les tourterelles de Saint-Marc; adieu les goëlands de la lagune, les bains de mer sur la plage du Lido, les promenades à deux dans les gondoles; adieu Venise, et si c'est pour toujours, adieu! comme disait lord Byron du haut de sa lèvre dédaigneuse.

Le chemin de fer nous emporte, et déjà la Vénus de l'Adriatique a replongé son corps rose et blanc sous l'azur de la mer.

Sortir de gondole pour monter en chemin de fer est une action discordante. Ces deux mots ne semblent pas faits pour se trouver ensemble. L'un exprime le romantisme des souvenirs, l'autre le prosaïsme de la réalité. Zorzi de Cataro vous livre brusquement à Stephenson. Vous étiez à Venise et vous voilà en Angleterre ou en Amé-

rique. O Titien ! ô Paul Véronèse ! qui vous eût dit que votre ciel de turquoise serait un jour souillé par la fumée de la houille britannique, et que l'azur de vos lagunes refléterait les arcades d'un viaduc ? Ainsi va le monde ; mais ici le contraste est plus sensible, car les formes des âges disparus sont restées intactes, et le présent vit dans la peau du passé.

Nous avons déjà parcouru cette route, mais en sens inverse, en venant de Vérone à Venise. Un orage, éclatant sur nous avec éclairs, tonnerre et pluie, nous montra sous un caractère particulièrement farouche et fantastique ce pays qui, vu par un temps ordinaire, offre une suite de campagnes bien cultivées, coupées de canaux, guirlandées de pampres courant joyeusement d'un arbre à l'autre, de jolis lointains dentelés de collines bleues, parsemés de villas dont la blancheur se détache sur le vert des jardins ; un aspect gras, plantureux et fertile.

Nous avons avec nous dans le wagon deux ou trois moines d'une assez bonne touche, et quelques jeunes abbés longs, minces, d'une gracilité toute juvénile, avec des têtes ovales et béates, de cette pâleur unie, de ce ton mort, chéri des maîtres italiens, et qui ressemblaient à des anges gothiques du Fiesole, plumés et ayant remplacé leur nimbe d'or par un tricorne ou un chapeau de Basile.

L'un deux rappelait exactement le portrait de Raphaël ; mais l'œil hébété n'avait pas l'étincelle, et la bouche s'ouvrait vaguement en un sourire niais ; sans cela, il eût été d'une beauté parfaite. La vue de ces séminaristes nous fit penser qu'en France l'adolescent n'existait pas. Cette transition charmante de l'enfance à la jeunesse manque totalement chez nous. Entre le hideux gamin de collège à grosses mains rouges, à tournure dégingandée, et le gaillard qui se rase ou porte une barbe, il n'y a rien. L'éphèbe grec, le yalouled algérien, le ragazzo italien, le muchacho espagnol, combient de leur grâce jeune et de

leur beauté encore indécise entre les deux sexes, la lacune qui sépare l'enfant de l'homme. Il serait curieux de rechercher pourquoi nous sommes privés de cette nuance ; car il y a quelques beaux adolescents anglais, un peu d'adais peut-être, à cause de la veste et du pantalon à la matelote qu'on les condamne à porter.

Tout en rêvant à ce problème de physiologie, nous arrivâmes au débarcadère : dix lieues sont bientôt dévorées, même sur un railway italien. Là une foule de faquins et de cochers nous attendaient à la descente, avec des cris et des gesticulations féroces ; ils se disputaient les voyageurs et les bagages, comme jadis les cochers de coucou sur la place de la Concorde, ou les robeiroou d'Avignon sur le quai du Rhône. L'un vous prend un bras, l'autre une jambe ; on vous soulève de terre, et, si vous n'êtes pas assez robuste pour calmer cette ardeur par quelques bonnes gourmandes, vous courez risque d'être écartelé comme un régicide et tiré à quatre portefaix.

Une vingtaine de calèches, cabriolets, berlingots et autres véhicules, stationnaient à la porte du débarcadère. Cela nous surprit et nous réjouit de voir des chevaux et des voitures. Il y avait près de deux mois, si l'on excepte le cheval de Murano, que cela ne nous était arrivé.

Nous louâmes une calèche pour nous porter, nous et notre malle, jusqu'à Padoue, qui est à une petite distance du chemin de fer. Déshabitué que nous étions de tout vacarme de ce genre par la locomotion silencieuse de Venise, le fracas des roues et le piétinement des chevaux nous assourdissaient et nous étaient insupportables ; il nous fallut plusieurs jours pour nous y refaire.

Padoue est une ville ancienne et qui fait assez fière mine à l'horizon avec ses clochers, ses dômes et ses vieilles murailles sur lesquelles courent et frétilent au soleil des myriades de lézards. Placé trop près d'un centre qui tire la vie à soi, Padoue est une ville morte et qui a l'air presque désert. Ses rues, bordées de deux rangées d'arcades

basses, sont tristes, et rien n'y rappelle l'architecture élégante et gracieuse de Venise. Les constructions lourdes, massives, ont un sérieux un peu rechigné, et ces porches sombres au bas des maisons ressemblent à des bouches noires qui bâillent d'ennui.

On nous conduisit à une vaste auberge, établie probablement dans quelque ancien palais, et dont les grandes salles, déshonorées par de vulgaires usages, avaient dû voir jadis meilleure compagnie. C'était un vrai voyage que d'aller du vestibule à notre chambre par une foule d'escaliers et de corridors; il aurait fallu une carte ou un fil d'Ariane pour s'y retrouver.

Nos fenêtres s'ouvraient sur une vue assez agréable: une rivière coulait au pied de la muraille, la Brenta ou le Bacchiglione, nous ne savons lequel, car tous les deux arrosent Padoue. Les bords de ce cours d'eau étaient garnis de vieilles maisons et de longs murs par-dessus lesquels se projetaient des arbres; des estacades assez pittoresques, d'où des pêcheurs jetaient la ligne avec cette patience qui les caractérise en tous pays, des baraques avec des filets et des linges pendus aux fenêtres pour sécher, formaient, sous un rayon de lumière égratignée, un joli motif d'aquarelle.

Après le diner, nous allâmes au café Pedrocchi, célèbre dans toute l'Italie par sa magnificence. Rien n'est plus monumentalement classique. Ce ne sont que piliers, que colonnes, qu'oves et que palmettes, dans le genre Percier et Fontaine, le tout très-grand et très en marbre. Ce qu'il y a de plus curieux, ce sont d'immenses cartes géographiques formant tapisserie et représentant les diverses parties du monde sur une énorme échelle. Cette décoration un peu pédantesque donne à la salle un air académique, et l'on s'étonne de ne pas voir une chaire à la place du comptoir, avec un professeur en robe au lieu d'un maître limonadier. Après cela, comme Padoue est une ville universitaire, il n'est pas mauvais que les étu-

dants puissent continuer leurs cours en prenant leur café ou leur glace.

L'Université de Padoue a été célèbre autrefois. Au treizième siècle, dix-huit mille jeunes gens, tout un peuple d'écoliers, suivaient les leçons de ses savants professeurs au nombre desquels figura plus tard Galilée, dont on y conserve une vertèbre comme une relique, relique d'un martyr qui a souffert pour la vérité. La façade de l'Université est fort belle; quatre colonnes doriques lui donnent l'air sévère et monumental; mais la solitude s'est faite dans les classes, où l'on compte aujourd'hui mille étudiants à peine.

L'affiche du théâtre annonçait le *Barbier de Séville*, de Rossini, et un ballet du cru: l'emploi de notre soirée était trouvé. La salle était fort simple; les décorations semblaient peintes par un vitrier en goguette, et rappelaient ces *comédies* de carton dont s'amuse les enfants. Mais les acteurs avaient des voix fraîches et ce goût naturel qui caractérise les moindres chanteurs italiens. La Rosine était jeune et charmante, et le Basile rappelait Tamburini par la profondeur de sa basse-taille.

L'air de la *Calomnie* fut aussi bien chanté qu'il eût pu l'être sur un théâtre de premier ordre.

Mais, ce qui était vraiment étrange, c'était le ballet, composé dans un genre fossile et antédiluvien le plus divertissant du monde; nous nous vîmes reporté, comme par magie, aux beaux temps du mélodrame classique, à la pure école de Guilbert de Pixérécourt et de Caigniez; le scénario rappelait les *Aqueducs de Cosenza*, *Roberit, chef de brigands*, le *Pont du Torrent*, et autres chefs-d'œuvre oubliés de la génération actuelle. C'était une histoire de voyageur égaré dans les bois, d'auberge coupe-gorge, de jeune fille sensible et de bandits habillés en cosaques, avec d'immenses pantalons rouges, des barbes formidables, et un arsenal de coutelas et de pistolets dans la ceinture, le tout entremêlé de danses et de combats

règlés, au briquet et à la hache, comme aux temps les plus glorieux des Funambules, avant que Champfleury eût importé la littérature sur ce tréteau naif.

Un bel officier traversait ces aventures terribles avec l'héroïsme obligé de tout jeune premier, suivi du Jocrisse sacramental. Mais, singulière imagination, ce Jocrisse était un soldat de la vieille garde, revêtu d'un uniforme en haillons, grimé comme un macaque, orné d'un nez rouge sortant d'une broussaille de moustaches et de favoris gris, et percé d'un œil enfoui dans une patte d'oie de rides tracées au charbon. Le comique de la chose portait sur les transes perpétuelles au moindre bruit de feuilles, les coliques et les claquements de dents du soldat de la vieille garde, fou de terreur et de lâcheté. Faire de ce type de bravoure un idéal de poltronnerie, représenter un grognard de la grande armée avec les anxiétés du Pierrot des pantomimes, nous parut une fantaisie hasardée et d'un goût détestable. Notre chauvinisme en fut exaspéré, et il nous fallut penser au rôle que le cirque Olympique fait jouer aux Prussiens pour nous calmer.

Le lendemain nous allâmes visiter la cathédrale dédiée à saint Antoine, qui jouit à Padoue du même crédit que saint Janvier à Naples. C'est le *Genius loci*, le saint vénéré par-dessus tous. Il ne faisait pas moins de trente miracles par jour, s'il faut en croire Casanova. C'était bien mériter son surnom de thaumaturge; mais ce zèle prodigieux s'est beaucoup ralenti. Pourtant le crédit du saint n'en est pas moins diminué, et l'on commande tant de messes à son autel, que les prêtres de la cathédrale et les jours de l'année n'y peuvent suffire. Pour liquider les comptes, le pape a permis, au bout de l'an, de dire des messes dont chacune en vaut mille; de cette façon saint Antoine ne fait pas banqueroute à ses fidèles.

Sur la place qui avoisine la cathédrale, s'élève une belle statue équestre de Donatello, en bronze, la première qu'on ait fondue depuis l'antiquité et qui représente un chef de

condottieri, Gattamelata, un brigand qui à coup sûr ne méritait pas cet honneur. Mais l'artiste lui a donné une superbe prestance et une fière tournure avec son bâton d'empereur romain, et cela suffit pleinement.

L'église de Saint-Antoine se compose d'une agrégation de coupes et de clochetons et d'une grande façade en briques, à fronton triangulaire au-dessous duquel règne une galerie à ogives et à colonnes; trois petites portes, percées dans de hautes arcades, répondent aux trois nefs. L'intérieur est excessivement riche, encombré de chapelles et de tombeaux de différents styles. On y voit des échantillons de l'art de toutes les époques, depuis l'art naïf, religieux et délicat du moyen âge, jusqu'aux fantaisies les plus chiffonnées de l'art rococo. Nous avons remarqué une chapelle pompadour des plus galantes; des anges en perruque y jouent de la pochette comme des maîtres à danser, et font un avant-deux sur des nuages. Il ne leur manque que du rouge et des mouches. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est un tombeau en marbre noir et blanc, dans le même goût évaporé et folâtre. La mort y fait la coquette, et, de ses dents déchaussées, sourit comme la Guimard après une pirouette. Elle se démanche amoureusement et avance avec grâce ses tibias décharnés. Nous n'aurions jamais imaginé qu'un squelette fût si badin.

Heureusement, la généalogie de Jésus-Christ de Giotto, et la *Madone* du même peintre, donnée par Pétrarque, corrigent un peu cette gaieté intempestive, et le sérieux catholique reprend ses droits dans des tombes du quatorzième et du quinzième siècle, sur lesquelles s'allongent gravement de roides statues aux mains jointes.

Le cloître qui attient à l'église est pavé de dalles funéraires, et ses murs disparaissent sous les monuments sépulcraux dont ils sont plaqués; nous lûmes un certain nombre de ces épitaphes, qui étaient fort belles. Les Italiens ont gardé, de leurs ancêtres, le secret du latin lapidaire.

Sainte-Justine est une énorme église avec une façade

nue et une architecture intérieure d'une sobriété ennuyeuse et pauvre. Il faut du bon goût, mais pas trop, et nous préférons encore à ce néant l'exubérance folle et les contournements excessifs du rococo. Un beau tableau d'autel, de Paul Véronèse, relève cette misère.

Si l'église est plate et sans caractère, on n'en peut dire autant des deux monstres gigantesques qui la gardent, couchés sur son escalier comme des dogues fidèles. Jamais Chimère japonaise n'eut un aspect plus effrayant et plus terrible que ces animaux fantastiques, espèces de griffons hideux, à la croupe de lion, aux ailes d'aigle, à la tête stupide et féroce, terminée par un bec mousse percé d'obliques narines comme celui de la tortue. Ces bêtes monstrueuses tiennent serré contre leur poitrine, entre leurs pattes griffues, un guerrier à cheval, caparaçonné d'une armure du moyen âge, qu'elles écrasent avec une pression lente, tout en regardant vaguement quelque part, comme la vache dont parle Victor Hugo, et sans s'inquiéter autrement des efforts convulsifs du myrmidon ainsi broyé.

Que signifie ce chevalier pris avec sa monture dans les serres inéluctables de ces monstres accroupis ? Quel mythe est caché sous cette sombre fantaisie sculpturale ? Ces groupes illustrent-ils quelque légende ou sont-ils tout simplement de sinistres hiéroglyphes de la fatalité ? C'est ce que nous n'avons pas pu deviner, et c'est ce que personne n'a su ou n'a voulu nous dire. L'autre jour, en feuilletant l'album que le prince Soltykoff a rapporté de l'Inde, nous avons trouvé dans les propylées d'une pagode hindoue des monstres identiques, étouffant aussi un homme armé contre leur poitrail.

Quel que soit le sens de ces groupes effrayants, on y devine confusément de vagues souvenirs d'antagonismes cosmogoniques et de luttes entre les deux principes du bien et du mal : c'est Arimane vainqueur d'Oromaze, ou Shiva terrassant Wishnou. Plus tard, sous le porche de la

cathédrale de Ferrare, nous avons vu deux de ces Chimères, qui cette fois écrasaient des lions.

Une chose qu'il ne faut pas négliger quand on passe à Padoue, c'est d'aller visiter l'ancienne église de l'Arena, située au fond d'un jardin d'une végétation touffue et luxuriante, où certes on ne la devinerait pas si l'on n'était averti.

Cette église est entièrement peinte à l'intérieur par Giotto. Aucune colonne, aucune nervure, aucune division architecturale n'interrompt cette vaste tapisserie de fresques : l'aspect général est doux, azuré, étoilé comme un beau ciel calme ; l'outremer domine et fait le ton local ; trente compartiments de grande dimension, indiqués par de simples traits, contiennent la vie de la Vierge et celle de son divin Fils dans tous leurs détails : on dirait les illustrations en miniature d'un missel gigantesque. Les personnages, par de naïfs anachronismes bien précieux pour l'histoire, sont habillés à la mode du temps où peignait Giotto.

Au-dessous de ces compositions d'une suavité charmante et du sentiment religieux le plus pur, une plinthe peinte montre les sept péchés capitaux symbolisés d'une manière ingénieuse, et d'autres figures allégoriques d'un fort bon style ; un paradis et un enfer, sujets qui préoccupaient beaucoup les artistes de cette époque, complètent cet ensemble merveilleux. Il y a dans ces peintures des détails bizarres et touchants ; des enfants sortent de leurs petits cercueils pour monter au paradis avec un empressement joyeux, et s'élancent pour aller jouer sur les gazons fleuris du jardin céleste ; d'autres tendent les mains à leurs mères à demi ressuscitées. On peut faire aussi la remarque que tous les diables et les vices sont obèses, tandis que les anges et les vertus sont fluets, élancés. Le peintre marque ainsi la prépondérance de la matière chez les uns et de l'esprit chez les autres.

Nous devons consigner ici une remarque pittoresque et

physiologique. Le type des Padouanes diffère beaucoup de celui des Vénitiennes, malgré le voisinage des deux villes; leur beauté est plus sévère et plus classique : d'épais cheveux bruns, des sourcils marqués, un regard sérieux et noir, un teint d'une pâleur olivâtre, un ovale un peu empâté rappellent les grands traits de la race lombarde; la haute noire dont ces belles filles s'encadrent le visage, leur donne, lorsqu'elles filent en silence le long des arcades désertes, un air superbe et farouche qui contraste avec le vague sourire et la facile grâce vénitienne.

Voyez encore, sur la piazza Salone, le Palais de Justice, vaste édifice dans un style moresque, avec des galeries, des colonnettes, des créneaux denticulés, qui contient la plus grande salle qui soit peut-être au monde, et rappelle l'architecture du palais ducal de Venise; et à la Scuola del Santo, de glorieuses fresques de Titien, les seules que l'on connaisse de ce grand peintre, et vous n'aurez pas grand regret de quitter Padoue.

On y montre encore les instruments de torture, chevalets, estrapades, pinces, tenailles, brodequins, roues dentelées, scies, couperets, dont faisait usage sur ses victimes Ezzelin, le plus fameux tyran qui ait existé, et auprès de qui Angelo n'est qu'un ange de douceur. Nous avions une lettre pour l'amateur qui conserve cette bizarre collection, faite pour un musée de bourreau. Nous ne le trouvâmes pas, à notre grand regret, et nous partîmes le même soir pour Rovigo, nous arrachant avec peine à ce doux royaume Lombardo-Vénitien, à qui rien ne manque, hélas! sinon la liberté....

XXVIII

FERRARE

Un omnibus conduit en quelques heures de Padoue à Rovigo, où l'on arrive le soir. En attendant notre souper, nous errâmes à travers les rues de la ville, éclairées par un clair de lune argenté qui permettait de discerner la silhouette des monuments; des arcades basses comme celles de l'ancienne place Royale à Paris règnent le long des rues, et avec leurs alternatives de clair et d'ombre forment de longs cloîtres qui rappelaient ce soir-là l'effet de la décoration de l'acte des nonnes de *Robert le Diable*. De rares passants filaient silencieux comme des ombres; quelques chiens plaintifs aboyaient à la lune, et la ville paraissait déjà endormie: toutes les fenêtres étaient éteintes, à l'exception de quelques cafés éclairés, où des habitués, l'air ennuyé et somnolent, consumaient une glace, une demi-tasse ou un verre d'eau à petites cuillères, à lentes gorgées, sagement, méthodiquement, se reprenant souvent pour lire un insignifiant article de *Diario* censuré, comme des gens qui ont beaucoup d'heures à dépenser et tâchent d'atteindre l'instant d'aller se coucher.

Le matin on nous fit grimper dès l'aurore dans une espèce de guimbarde qui tient le milieu entre la patache française et la tartane valencienne. Des voyageurs déli-